



**HAL**  
open science

## L'école physiocratique au cœur ou dans les marges des Lumières ?

Yves Citton

► **To cite this version:**

Yves Citton. L'école physiocratique au cœur ou dans les marges des Lumières ? . Les Marges des Lumières, Droz, pp.99-112, 2004. hal-00848119

**HAL Id: hal-00848119**

**<https://hal.science/hal-00848119>**

Submitted on 26 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

«Les physiocrates dans les marges ou au cœur des Lumières ? »,  
in Didier Masseau (éd.), *Les Marges des Lumières*, Genève, Droz, 2004, pp. 99-112

Yves CITTON

## «L'école physiocratique au cœur ou dans les marges des Lumières?»

Un colloque sur les *Marges des Lumières* renvoie évidemment à la question plus générale — et plus banale — de définir ce que l'on entend par «Les Lumières»... La brève excursion en territoire physiocratique qui fera l'objet de cet article repose sur l'intuition que la «Secte des Économistes» nous offre un angle privilégié pour approcher le phénomène des Lumières, et comprendre certaines de ses contradictions, de ses limites, voire de ses voies d'auto-dépassement. Pour le dire autrement, la situation quelque peu excentrée des physiocrates face à cette vaste galaxie de pensées et d'écritures identifiée aujourd'hui comme «les Lumières» permet de mettre quelques lignes de démarcation essentielles entre constellations rivales. Sur ce plan, ma réflexion tentera de dépasser l'assimilation certainement réductrice de la physiocratie au libéralisme sur laquelle j'ai construit mon *Portrait de l'économiste en physiocrate*<sup>1</sup>. Si je demeure persuadé que cette assimilation reste, sur le fond, justifiée, et qu'en conséquence les disciples de Quesnay méritent de figurer en plein cœur des Lumières libérales, il me semble aujourd'hui plus suggestif de porter notre attention sur les aspects de réflexion qui les ont marginalisés à l'époque, et qui continuent d'en faire une école un peu monstrueuse du point de vue des historiens de la pensée économique.

### *L'ÉCOLE PHYSIOCRATIQUE EN QUELQUES DATES*

Mais avant d'en venir là, quelques rappels sommaires sur l'histoire de l'école sont peut-être de rigueur. Voici donc quelques dates et événements-clés pour situer la grandeur et le déclin de l'école physiocratique:

1756-1758 : François Quesnay, chirurgien devenu médecin du roi en 1749, rédige une série d'articles («Évidence», «Fermiers», «Grains», «Hommes», etc.) pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, où il pose les premières bases de son système économique.

1757 : Le marquis de Mirabeau, rendu célèbre par son ouvrage *L'Ami des Hommes* paru l'année précédente, l'un des best-sellers de l'époque, rencontre Quesnay et se déclare «converti» à son système.

1758-1759 : Quesnay élabore un *Tableau économique*, grâce auquel il représente la circulation des richesses à l'échelle de la totalité sociale. C'est Louis XV lui-même qui en imprime la première édition sur une presse-jouet à Versailles.

1760-1763 : Quesnay et Mirabeau collaborent à deux ouvrages fondamentaux de la doctrine physiocratique : la *Théorie de l'impôt* (1760), qui provoque l'arrestation et un bref

---

<sup>1</sup> Yves CITTON, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001.

exil intérieur de Mirabeau, et la *Philosophie rurale* (1763), qui est une longue analyse du Tableau économique et de ses implications.

1763-1766 : une série d'auteurs se regroupent progressivement autour de Quesnay et Mirabeau pour former une véritable école : Du Pont de Nemours (1763), Le Trosne (1763), Le Mercier de la Rivière (1764), l'abbé Baudeau (1766), l'abbé Roubaud (1768) sont les plus importants d'entre eux.

1763-1764 : En partie sous l'influence des théories physiocratiques et de leur apologie du marché libre, une série d'Édits royaux dérèglemente partiellement le commerce des blés.

1765-1767 : Quesnay fait paraître des articles, en général assez brefs, dans divers périodiques où il examine plus en détails certains points de son système. Du Pont réunit la plupart de ces articles en un recueil publié en 1767 sous le nom de *physiocratie*. Le nom «physiocrates» ne sera toutefois attribué aux disciples de Quesnay qu'au siècle suivant. Le plus souvent, du vivant de l'école, on les appelle simplement *les économistes* — mot créé pour eux.

1767 : Apogée du mouvement physiocratique. Le Mercier de la Rivière publie *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, qui donne sa forme définitive à la doctrine de Quesnay, en un système global articulant les élaborations économiques à une réflexion épistémologique, éthique et politique. Diderot s'enthousiasme à la lecture de ce livre qui lui semble donner l'alpha et l'oméga de la science politique<sup>2</sup>. L'abbé Baudeau, converti à la doctrine, lui apporte le périodique qu'il avait fondé deux ans plus tôt, les *Éphémérides du citoyen*, désormais organe officiel de l'école. De plus, tous les mardis, Mirabeau organise des dîners-salons où les étrangers de passage sont invités à venir discuter de sujets économiques avec les membres de l'école.

1767-1775 : En même temps que l'influence de l'école a grandi, ses adversaires se sont multipliés. La libéralisation du commerce des blés s'est accompagnée d'une hausse considérable des prix, et de disettes que la France n'avait plus connues depuis longtemps. Les physiocrates en imputent la responsabilité à la coïncidence malheureuse de conditions climatiques défavorables produisant des récoltes exceptionnellement mauvaises, ainsi qu'à quelques poches de réglementations laissées intactes par les Édits de 1763-1764. Leurs adversaires voient au contraire dans les disettes la conséquence prévisible des inévitables «lacunes du marché» auxquelles doit donner lieu la déréglementation d'un commerce dont l'équilibre est trop délicat pour s'établir (et se maintenir) spontanément. Toute une série de polémiques vont dès lors faire rage entre la «secte» des économistes et une nébuleuse de critiques dont les principes, les angles d'attaque et les visées n'ont souvent que très peu en commun: Véron de Forbonnais, Jean-Joseph-Louis Graslin, Gabriel Bonnot de Mably, Ferdinand Galiani (en collaboration avec Diderot qui en quelques mois a pris ses distances avec la doctrine des Économistes), Friedrich Melchior Grimm, Simon Nicolas Henri Linguet, Béardé de l'Abbaye, Jacques Necker.

1770 : Malgré les protestations des physiocrates et de leurs alliés, le gouvernement royal met fin à l'expérience de libéralisation du commerce des blés, qui rencontrait de plus en plus de résistances. Cet échec porte un coup fatal à l'essor de l'école.

1774-1776 : Avec l'accession au pouvoir de Louis XVI, Turgot est nommé contrôleur général des Finances. Il instaure toute une série de réformes libérales, au nombre desquelles figure un retour à la déréglementation du commerce des blés. A nouveau, l'expérience tourne court : la montée des prix entraîne en 1775 une «guerre des farines», précipitant la chute du ministre économiste, qui s'était entouré de nombreux membres de l'école physiocratique désormais moribonde. Après une interruption entre 1772 et 1774, de *Nouvelles Ephémérides du citoyen* réapparaissent sous Turgot, mais ne survivent pas à son ministère.

---

<sup>2</sup>. Voir la lettre à Damilaville de juin ou juillet 1767 in Denis DIDEROT, *Correspondance*, Paris, Laffont «Bouquins», 1997, pp. 737-740.

1776 : Adam Smith, qui avait habité en France entre 1764 et 1766, où il avait rencontré plusieurs économistes, publie la *Richesse des nations*. En un peu plus d'une décennie, ce texte va s'imposer comme le modèle de la science économique, rejetant la doctrine physiocratique au rang des erreurs et des curiosités historiques. Bien qu'il critique certains aspects centraux du système de Quesnay, Smith affirme pourtant que celui-ci constitue «de tout ce qu'on a publié sur l'économie politique, ce qui se rapproche le plus de la vérité»<sup>3</sup>.

### LA PHYSIOCRATIE AU COEUR DES LUMIERES

Aussi sommaire soit-il, ce squelette de chronologie indique déjà la solidarité profonde qu'entretient l'école physiocratique avec le mouvement des «Lumières». La participation de Quesnay à l'*Encyclopédie*, l'admiration originelle de Diderot pour le livre de Le Mercier de la Rivière, le fait qu'il ait fait lui-même paraître deux petits textes dans les *Éphémérides du Citoyen*, les contacts entre des membres de l'école et des penseurs comme David Hume ou Adam Smith, les profondes connivences entre des physiocrates comme Du Pont de Nemours et Turgot ou Condorcet, tout cela place clairement Quesnay et ses disciples du côté des «Philosophes». Au-delà des contacts entre personnes, il y a bien entendu des consonances profondes entre la doctrine physiocratique et le «projet des Lumières». Tous deux s'appuient sur une *épistémologie sensualiste* pour fonder sur l'*observation* (sur l'«évidence», dit Quesnay) toute prétention à la vérité; tous deux exigent que l'argumentation respecte les normes d'une *rationalité* que les Économistes approchent plus rigoureusement que la plupart de leurs contemporains, truffant leur discours de pesantes articulations logicistes et ouvrant les voies à la mathématisation de leur discipline. En plein accord avec leur époque, les physiocrates développent (et contribuent à définir pour les siècles ultérieurs) ce qui deviendra notre concept de *scientificité*: leurs études empiriques de la productivité agricole, leur obstination à tout vouloir ramener à la matière et à la nature physique, leur élaboration de ce premier modèle d'équilibre général qu'est le Tableau économique, leurs efforts inlassables pour promouvoir «La Science» dans la société de leur temps, tout cela les met à la pointe de l'*Aufklärung* qui donnera à notre modernité ses principes de clarté cognitive.

C'est bien également une morale de Philosophe qui sous-tend tout leur système. Pour eux comme pour Diderot, c'est le *bonheur de l'homme sur terre* qui mérite seul de recevoir toute attention; c'est à partir de l'*intérêt personnel* qu'il faut construire les exigences de l'éthique et à partir de la *nature humaine* (coupée de tout recours à la «grâce») et du *droit naturel* qu'il faut expliquer et réguler les sociétés. Un même *cosmopolitisme* les pousse à affirmer l'unité profonde du genre humain, à promouvoir le dépassement des rivalités nationales, et à favoriser une intégration supra-nationale qui assurera une paix, une prospérité et une tolérance universelle. Comme leurs compagnons de route Turgot et Condorcet, ils ont confiance dans les *progrès* historiques de la raison humaine, dont ils se sentent et se proclament être un agent moteur et décisif.

Enfin, dans la mesure où un projet d'émancipation est bien au cœur des Lumières, les physiocrates figurent au nombre de ceux qui, de tout le siècle, ont vanté avec le plus d'emphase les mérites de la liberté. *Liberté du marché* bien entendu, conjuguée à tous les temps (liberté dans le choix des cultures, dans la détermination des prix et des salaires, dans l'importation et l'exportation des produits), mais aussi *liberté d'expression* dans les débats sur la politique économique et sur la définition de l'homme. Non contents de théoriser cette liberté, ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour la (faire) mettre en pratique, que ce

---

<sup>3</sup>. Adam SMITH, , *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), IV,9, trad. fr. Garnier, Paris, GF, 1991, tome II, p. 299.

soit en publiant leurs textes (fondamentalement subversifs) avec une audace qu'un Diderot respectera même après s'être distancié du contenu de leur doctrine, ou en convainquant l'administration royale de libéraliser le commerce des grains. En réclamant la fin des corvées ou une refonte radicale de l'impôt soulageant l'ensemble de la population et concentrant la charge fiscale sur les seuls propriétaires, en proposant ces réformes au nom d'un intérêt commun conçu en termes purement utilitaristes, les physiocrates sont souvent allés sur les questions politiques aussi loin (sinon plus loin) que les plus audacieux de leurs contemporains.

Au vu de tous ces points, il ne serait donc nullement aberrant de situer l'école physiocratique en plein cœur des Lumières, en ce cœur où les procédures rigoureuses et objectives de la Raison se mettent au service d'un enthousiasme humanitaire prêt à défier toutes les résistances de la tradition, des préjugés et des privilèges. On se convaincra d'autant mieux de cette centralité que certains des plus véhéments anti-philosophes (un Linguet ou un Legros, entre autres) ont assimilé sous une même dénonciation et accablé du même fiel les amis de Diderot et les disciples de Quesnay.

Un tel constat n'a pourtant, au mieux, que valeur partielle. S'il me semble que les Économistes ont en effet été de vrais Philosophes (au sens idéologiquement très connoté que l'époque donnait à ce terme), il reste à expliquer pourquoi les Philosophes n'ont pas cru bon d'accueillir (durablement) les Économistes dans leurs rangs...

#### ***LA PHYSIOCRATIE REJETEE PAR LES LUMIERES***

Les méfiances n'ont bien entendu pas été à sens unique. Un Quesnay ou un Turgot se sont distancés de l'entreprise encyclopédique dès que celle-ci a vraiment commencé à sentir le souffre. Il n'empêche que les Économistes ont à maintes reprises tenté d'embrigader les ténors du mouvement philosophique dans leur rangs, que ce soit Diderot au moment de sa fascination pour Le Mercier de La Rivière ou Rousseau lors de son bref séjour dans les propriétés du marquis de Mirabeau à son retour de l'Angleterre. Les refus, généralement polis, qu'ils ont essuyés comptent toutefois moins que les critiques et les dénonciations, souvent acerbes, voire méprisantes, dont ils ont fait l'objet de la part du milieu encyclopédiste.

En laissant de côté les critiques plus techniques d'un Forbonnais ou d'un Graslin, ou les objections anthropologiques que soulève un Mably, la plupart des attaques en provenance des cercles Philosophiques paraissent porter sur des questions de forme plutôt que de fond. Ce qu'un Voltaire, un Grimm, un Diderot ou un Galiani reprochent aux physiocrates (avec plus ou moins de malveillance), c'est d'abord une posture et des tics d'expression. Certes, Galiani (avec la collaboration de Diderot qui revoit son texte et s'en inspire dans l'*Apologie de Galiani*) en arrive à soulever des points de divergences fondamentales (politiques, épistémologiques, métaphysiques) qui animent encore aujourd'hui nos débats sur la portée réelle de l'approche économique. Mais c'est à une réaction épidermique que l'on a le plus souvent à faire dans le rejet de la physiocratie par le cercle encyclopédiste.

Que leur reproche-t-on donc? Le choix de certains termes a certes été assez malheureux: vanter, dans les années 1760, les mérites du *despotisme* (fût-il «légal», une précision d'importance mais qui est passée largement inaperçue) relevait sans doute trop de la provocation pour ne pas hérisser les lecteurs les plus bienveillants. S'acharner à présenter comme «stérile» la classe des artisans dont l'*Encyclopédie* diffusait et ennoblissait le savoir, pousser l'enthousiasme du bien public et de la Raison jusqu'à répéter inflexiblement et invariablement les mêmes formules sous prétexte qu'elles exprimeraient une vérité aussi nécessaire qu'essentielle, voilà aussi qui a lassé, puis agacé, les sympathisants les plus patients.

On le voit, c'est moins le corps de leur doctrine qui leur a aliéné les Philosophes que leur attitude face à cette doctrine. Outre les lourds sabots de leur rurophilie, qui leur a largement fermé la porte des salons une fois passée la mode de l'agromanie, les sarcasmes ont visé surtout leur «jargon économistico-apocalyptique», leur style «plein de dureté, d'apreté et de solécismes», saturé d'«expressions obscures, louches et hétéroclites»<sup>4</sup>. A travers ces dénonciations de leur dogmatisme, de leur manie du nombre, de leur idolatrie du Tableau économique, de leur dévotion à la parole sacrée de Quesnay, et plus largement de l'aspect ésotérique de leur discours, c'est en fait largement *leur effort même de scientificité* qui a discrédité les Économistes aux yeux des Philosophes.

D'où un paradoxe qui n'a pas assez retenu les historiens de la pensée économique: au-delà de quelques problèmes ponctuels et assez aisés à circonscrire, ce pourrait bien être les aspects les plus novateurs, et parfois les plus progressistes, du discours physiocratique qui les a marginalisés dans le mouvement des Lumières. Certes, leur utopie de «grands royaumes agricoles» leur donne des airs d'attardés au moment où se prépare autour d'eux une révolution industrielle qu'ils n'ont nullement vue venir. Et pourtant, sitôt que l'on dépasse les fausses évidences de notre vision rétrospective, on voit émerger à travers leur entreprise une audace intellectuelle sans guère d'équivalents contemporains. Et si, en dépit des apparences, c'était dans leur «secte» marginalisée qu'il fallait aller chercher le centre le plus brillant et le plus prometteur des Lumières?

#### **CENTRALITE DE LA MARGE?**

Revenons en effet sur leur «sectarisme». Comme on vient de le voir, leur «jargon économistico-apocalyptique» résulte avant tout d'un remarquable effort de rigueur terminologique et conceptuelle. Même si l'on peut être tenté de rire de leurs prétentions à faire de l'économie politique encore naissante (et passablement tâtonnante) non seulement une *science*, mais *la science* par excellence, il faut reconnaître que leur démarche est une des premières à développer dans le domaine des «sciences de l'homme» une méthode qui réponde de très près à notre acception actuelle de la démarche scientifique. Les physiocrates ont en effet pris la peine d'asseoir leur réflexion sur l'*observation empirique et quantifiée* du fonctionnement des entreprises agricoles de leur temps (dans un domaine que nous qualifierions de «microéconomique»)<sup>5</sup>. Même si le Tableau économique exprime un idéal plutôt qu'une réalité observable dans l'Europe de leur temps, ils ont produit à travers lui une *modélisation* des circuits économiques en termes de flux, qui elle aussi anticipe de remarquablement près les modèles (marcoéconomiques) utilisés de nos jours. Avec, pour assurer le lien entre observation, modélisation, prédictions et résolution de problèmes concrets un respect quasi unique parmi leur contemporains des *règles de construction formelles de la rationalité logique*. Si l'on chapeaute le tout par un effort constant de tout expliquer, en dernière analyse, par la nécessité naturelle, soit par des *causes physiques*, on voit effectivement la méthode scientifique poussée chez les physiocrates plus loin que chez la plupart des ténors du mouvement encyclopédiste.

La division du travail à l'intérieur de la «secte», et l'ampleur des tâches couvertes par ses différents membres, sont toutefois des phénomènes encore plus impressionnants de leur

---

<sup>4</sup> Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Tourneux, Paris, Garnier, 1877, volume VII, pp. 432 & 447; volume VIII, p. 424.

<sup>5</sup> Dans un article récent, des plus suggestifs, Florence Gauthier a bien montré que ce que les constructions théoriques sur le produit net pouvaient devoir à cet effort d'observation empirique (en l'occurrence, celle du mode d'exploitation esclavagiste). Voir Florence GAUTHIER, « A l'origine de la théorie physiocratique du capitalisme, la plantation esclavagiste. L'expérience de Le Mercier de la Rivière, intendant de la Martinique », *Actuel Marx*, numéro spécial « Les Libéralismes au regard de l'histoire », No 32, 2002, pp. 51-71.

« modernité » que leur effort de rigueur conceptuelle. C'est en une extraordinaire machine d'action politique, largement en avance sur son temps, que s'organise en effet l'école physiocratique à partir de 1767. Les historiens de la pensée économique n'en ont jusqu'ici retenu que le travail d'élaboration théorique isolé du cadre général dans lequel il s'inscrivait. En réalité, le meilleur modèle pour comprendre l'école physiocratique est, malgré l'évident anachronisme, celui des *think-tanks* qui se sont développés aux USA à la fin du XXe siècle.

Tout en haut, une élite de chercheurs (Quesnay, Du Pont, Le Mercier de la Rivière) produit les concepts nouveaux, les présente et les défend dans des *écrits très pointus*, souvent brefs et souvent publiés sous forme d'article dans des revues spécialisées. Un peu en-dessous, une petite troupe de diffuseurs (Mirabeau, Le Trosne, Baudeau, et autres Roubaud) produisent des *textes de vulgarisation* plus accessibles et plus dilués à l'intention d'un public éclairé mais non spécialiste, et ce généralement sous forme de livres. Ces écrivains s'absorbent dans tout un travail de conquête de ce qui commence alors à prendre la forme d'une sphère publique. On lance des idées nouvelles (sur l'impôt, l'essence de la richesse, le commerce international); on répond par des livres-contrefeux aux attaques que ces propositions soulèvent; on s'assure des appuis dans les rédactions des périodiques et dans les salons; on cherche à attirer les adversaires sur des terrains minés, où l'on essaiera de mettre en scène leur déconfiture. Toute cette agitation prend place avec la plus vive conscience du fait que c'est sur le champ de bataille de ce que l'époque vient juste de baptiser « l'opinion publique » que se jouent les phases essentielles de la guerre des livres.

En dessous de ces campagnes adressées essentiellement aux élites les plus éduquées, les physiocrates ont toutefois tenté de mettre en place des moyens d'éduquer la population dans son ensemble: on n'a pas assez porté attention aux efforts renouvelés de Mirabeau pour rédiger des *catéchismes économiques* sous forme de dialogues (entre un jeune paysan et un sage propriétaire physiocrate), dialogues destinés à être lus ou joués dans les villages de manière à faire pénétrer les vérités économiques jusqu'au cœur de la France la plus profonde. Qui d'autre, parmi les Philosophes, s'est sérieusement mis en peine de rendre sa pensée accessible à la majorité d'analphabètes dont se composait une population française encore rurale dans sa grande majorité? N'est-ce pas une des premières fois que l'on peut voir un «intellectuel», engagé dans un projet de réforme sociale, s'adresser à une «opinion publique» qui englobe effectivement toute la population (au lieu d'une petite élite urbaine et alphabétisée)?

Ce bras lancé vers les échelons les plus bas de la pyramide sociale n'exclut d'ailleurs nullement un travail assidu dirigé vers son sommet. Grâce à Quesnay, vivant dans son entresol de Versailles, l'école avait un accès privilégié au centre du pouvoir politique. Nombre de physiocrates ont été amenés à assumer des fonctions politiques d'importance, assurant une articulation profonde entre théorie politico-économique et pratique administrative. Mirabeau, Le Mercier, Du Pont ont multiplié les contacts avec les hommes de lettres les plus en vue de l'époque (Diderot, Rousseau) pour les enrôler dans leur bonne cause, espérant que la conversion de quelques grands noms ferait boule de neige et entraînerait toutes les élites de leur côté.

Un des aspects les plus saisissants de ce *think-tank* articulé à une machine de propagande est la remarquable cohésion qui a homogénéisé sur une période d'une quinzaine d'années au moins les différents types de discours en provenance de l'école physiocratique. Le dogmatisme qu'on leur reproche si souvent, les apparences sectaires de leurs interventions dans la sphère publique tiennent justement à cette cohésion qui fait de ce groupe d'auteurs un *parti uni* capable de parler d'une seule voix. Une telle cohésion a été rendue possible par la mise en place d'institutions internes au mouvement. C'est d'abord le salon de Mirabeau où l'on se retrouve pour discuter chaque semaine des questions d'actualité et des prises de position communes qui s'imposent; salon aussi où l'on reçoit des visiteurs étrangers de passage en France, assurant la diffusion internationale du mouvement; salon enfin où l'on

invite aussi des critiques et des opposants afin de neutraliser leurs attaques, voire de les convertir à la bonne cause. La machine de propagande passe aussi par un instrument périodique, les *Ephémérides du citoyen*, qui intervient dans la sphère publique pour y exprimer la position de l'école. En plus de ce rôle d'organe de presse officiel, les *Ephémérides* sont aussi un lieu de mise en contact, d'échange d'informations, de publication de données utiles à tous les adeptes de la «science nouvelle» répartis à travers l'Europe. Dans chaque numéro toutefois, c'est la ligne officielle du parti qu'il s'agit d'exprimer (en respectant sa langue de bois) — comme s'en apercevra Turgot dont les *Réflexions sur la formation et distribution des richesses* ne paraîtront pas sans avoir été «corrigées» par l'éditeur (Du Pont de Nemours) pour les rendre conformes à l'orthodoxie quesnaysienne. L'enjeu pour chaque auteur n'est pas d'exprimer son opinion ou de manifester sa différence, mais de contribuer à une entreprise collective de conquête de la sphère publique.

De même que le jargon qui les a discrédités résultait de la prise au sérieux des exigences de rigueur inhérente au discours scientifique, de même leur sectarisme dogmatique résulte d'un effort systématique pour se donner les moyens les plus aptes à réaliser pratiquement le mot d'ordre vague que se donnait Diderot dans son projet encyclopédique, celui de «changer la façon commune de penser».

### **QUEL CŒUR ET QUELLES MARGES DE QUELLES LUMIÈRES?**

On n'a jusqu'ici parlé que des formes de leur discours, ainsi que de ses modalités d'expression, mais un coup d'œil jeté sur ce qui a heurté les sensibilités dans le *contenu* de leur doctrine nous ramène lui aussi bien plus près d'un certain cœur des Lumières qu'on ne le croit généralement. J'en retiendrai ici deux points seulement, qui me semblent avoir une valeur illustrative particulièrement claire, mais qui pourraient être multipliés dans bien d'autres détails.

Leur insistance à souligner *le caractère inéluctable et nécessaire de l'ordre naturel (physique)*, la position de soumission à laquelle ils y réduisent l'être humain a choqué non seulement le traditionalisme chrétien, mais aussi bon nombre de Philosophes. Si les physiocrates s'opposaient ainsi clairement aux prétentions d'autonomie qui forment le noyau d'une certaine conception de la modernité occidentale déployée sous les plumes de Rousseau et de Kant, ils s'inscrivaient pourtant ainsi dans une autre tradition, elle aussi présente (quoique de manière plus souterraine) dans la galaxie-Lumières, celle du spinozisme. L'enthousiasme originel de Diderot, ainsi que sa prise de distance ultérieure, liée aux critiques émises par Galiani, s'expliquent tous deux à partir d'une telle référence au spinozisme: l'auteur de *Jacques le fataliste* et de la lettre à Landois commence par se retrouver pleinement chez lui dans la description de l'ordre naturel proposée par la physiocratie en accord presque parfait avec l'intellection de l'*ordo totius Naturae* esquissée par l'auteur de l'*Ethique*. Galiani lui montre ensuite que l'argument pour la libéralisation du commerce des blés repose sur une conception providentialiste de cet ordre, tombant dans l'erreur dûment dénoncée par Spinoza de confondre la nécessité inhérente aux enchaînements de causes et d'effets avec un «bon» ordre, dont la «bonté» n'est qu'une pure projection imaginaire de notre part.

Il en va de même pour la question du «despotisme légal». Soit elle se résorbe en une pure question de connotations lexicales: sur le fond tous les Philosophes sont d'accord que le despotisme à combattre est celui de l'arbitraire des souverains, et qu'un «despotisme de la loi» — le fait que rien ne puisse entraver l'application des lois justes — correspond au plus cher de leurs vœux. Soit les connotations de ce mot sont perçues comme fondamentalement inacceptables, et l'on entre alors dans un débat bien plus profond, mais où le plus sage n'est pas forcément à situer où on a cru le reconnaître depuis deux cents ans. Ici encore, l'arrière-fond du spinozisme (dont Quesnay se rapproche remarquablement dans ses réflexions sur la

question du libre arbitre) est nécessaire à y voir plus clair: si comme s'accordent à le reconnaître le philosophe hollandais et le père de la physiocratie, l'homme n'est pas «né libre», mais ne tend à «se libérer» (Spinoza) ou à «perfectionner sa liberté» (Quesnay) qu'au fil d'un processus d'éducation, de disciplinarisation, de conditionnement «difficile autant que rare», alors une dimension *despotique* (nos contemporains diraient aujourd'hui «totalitaire») est inhérente à ce travail d'éducation émancipatrice.

Ici aussi — et ce sera ma conclusion — définir ce que l'on considère comme les «marges» ou le «cœur» des Lumières implique un choix (idéologique, éthique, politique) fondamental, qui nous oblige à reconsidérer la place attribuée au spinozisme dans la modernité occidentale. Aux yeux du néo-kantisme (teinté, non sans paradoxe, de méfiance envers la raison) qui domine nos débats intellectuels depuis une vingtaine d'années, les physiocrates sont à reléguer dans les marges des Lumières, en tant qu'hyper-rationalistes monistes et déterministes, dont la pensée menace les bases d'un libéralisme centré sur les notions de liberté individuelle et de démocratie parlementaire. Aux yeux d'une tradition intellectuelle qui va de Machiavel à Nietzsche, de Spinoza à Deleuze et de Diderot à Tarde, l'*Enlightenment* de l'esprit humain commence au contraire par la mise en question de la sacro-sainteté de la volonté, des choix et des préférences individuelles – et cela parce que ces choix et préférences sont de part en part déterminés par les multiples formes de conditionnement qui nous donnent une forme proprement humaine.

Quelles qu'aient pu être leurs emportements enthousiastes et leurs restes d'euphorie providentialiste, les physiocrates apparaissent au sein de cette seconde tradition comme des penseurs dont la réflexion est doublement essentielle: en tant qu'ils modélisent la société comme une machine auto-régulée dont les flux doivent faire l'objet d'une rationalisation croissante, ils fondent la science économique comme une branche particulière de l'étude générale des phénomènes d'auto-organisation, dont nous commençons seulement à entrevoir les enjeux épistémologiques, éthiques et politiques<sup>6</sup>; en tant qu'ils développent l'une des plus serrées entreprises d'*arraisonnement* méthodique de l'opinion publique, ils affirment simultanément que, pour parler avec Spinoza, puisque nous constituons nous-même une partie du pouvoir (auto-organisateur) de la nature, le premier impératif de l'éthique des Lumières nous appelle à construire activement les institutions par lesquelles la sphère publique oriente notre développement commun vers des voies moins irrationnelles, moins destructives et moins injustes. Une fois que l'on aura réglé son sort au faux ostracisme dont a paru frappé le spinozisme dans la France du XVIIIe siècle, on pourrait en arriver à remettre cette tradition de pensée, et les physiocrates dans son sillage, en plein cœur des Lumières, un cœur trop brillant pour ne nous avoir pas aveuglé pendant plus de deux cents ans...

Université de Pittsburgh, USA

---

<sup>6</sup> Voir par exemple Henri ATLAN, *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil, 1979, ainsi que, dans toute leur diversité, les travaux de penseurs comme Cornelius Castoriadis, Jean-Pierre Dupuy, ou Laurent Bove.